

Macbeth

PERSONNAGES

Duncan : directeur général du géant de l'informatique Zonama.

Malcom et Donalbain : fils de Duncan

Macbeth et Banquo : responsables respectivement de la filiale asiatique et africaine de Zonama.

Première sorcière : journaliste du *New York Times*

Deuxième sorcière : correspondante de *The Guardian* à New York

Troisième sorcière : correspondante du journal *Le Monde* à New York

Macduff, Lennox, Ross, Menteith, Angus, Chaitness: actionnaires de Zonama.

Fleance : Fils de Banquo

Siward : actionnaire principale d'un géant de l'intelligence artificielle Altought

Seyton : officier de la suite de Duncan

Un portier

Lady Macbeth

Lady Macduff

Eshe : rat

Jeunes employées

Écate : Directrice du groupe éditorial de Penguin

Tout se passe à New York.

SCÈNE I.

Washington Square. Grondement de tonnerre. Trois sorcières, complètement trempées, décoiffées, arrivent en courant. La première a un rat dans les bras. Un chien laid et baveux court à côté de la deuxième.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Maudit soit cet orage ! Ça m'enrage !

DEUXIÈME SORCIÈRE : Sois sage ! nous n'avons plus l'âge ! Quand veux-tu qu'on s'engage ?

TROISIÈME SORCIÈRE : Avant que le jour ne tourne page.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Sur quelle plage ?

DEUXIÈME SORCIÈRE : Après la cage.

TROISIÈME SORCIÈRE : Allons vers Macbeth qui un jour fut page.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Allons-y rat, au noir broyage

(le chien aboie)

DEUXIÈME SORCIÈRE : Mon amour, avec rage et courage

TROISIÈME SORCIÈRE : Sans crainte du pillage.

LES TROIS ENSEMBLE : Le sage est fou, le fou est sage,

(Elles sortent)

SCÈNE II.

Son de trompette. Duncan, Malcom, Donalbain et Lennox entrent. Un courtier pleure assis en tailleur.

DUNCAN : Qui est cet homme triste ?

MALCOM : C'est le valeureux courtier qui a avancé, insouciant de la chute du Down Jones. Salut, mon cher ami, dis au directeur ce qui s'est passé.

LE COURTIER : La bataille était encore incertaine et plusieurs banques, craignant que Macdonwald ne gagne mettant ainsi fin à l'indépendance de Zonama, firent appel à Macbeth. Ce héros accourut et, en quelques heures, bouleversa Wall Street. Zonama était sauvé et Macdonwald dut s'enfuir entre les bras des Russes.

DUNCAN : Oh adorable cousin ! Oh grand gestionnaire !

LE COURTIER : La fuite de Macdonwald n'a pas calmé l'esprit des financiers chinois qui, de Taiwan, ont lancé l'attaque qui devait être décisive.

DUNCAN : Et comment ont réagi Macbeth et Banquo ? Ont-ils abandonné leur siège ?

LE COURTIER : Non. Collés à leur fauteuil, ils n'ont pas lâché le clavier qui a inondé d'actions le monde entier.

DUNCAN : Merci pour tes paroles dignes et sincères. Accompagnez-le dans une chambre d'hôtel et passez la nuit avec lui. (*Le courtier sort, accompagné de deux jeunes employées. Ross Entre.*) Qui est là ?

MALCOM : Ross, le grand actionnaire allemand.

LENNOX : Jamais je n'ai vu visage si triste. Sans doute a-t-il assisté à de terribles événements.

ROSS : Bonjour à tous.

DUNCAN : D'où viens-tu ?

ROSS : De la bourse de Hambourg. Tout semblait fini, car Cawdor, ce traître responsable de l'Europe, s'était acoquiné avec les Chinois. Mais l'orage de messages dirigé par Macbeth l'a transformé en poussin mouillé contraint à s'enfuir en Chine.

DUNCAN : Bordel !

ROSS : Grâce à Macbeth les Chinois ont lâché, non sans avoir vendu trois millions d'actions pour quelques dollars.

DUNCAN : C'en est fini de Cawdor.

ROSS : Parfait.

DUNCAN : Je vais donner l'Europe à Macbeth.

(ils sortent)

SCÈNE III.

Catskill. Tonnerres. Entrent les trois sorcières.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Où étais-tu ma chère ?

DEUXIÈME SORCIÈRE : Au journal, sortir les dernières.

TROISIÈME SORCIÈRE : Et toi, sourcilleuse sorcière ?

PREMIÈRE SORCIÈRE : À ma tâche journalière. Misère ! Personne plus n'espère, boire une bière dans une aiguière. Sacrée misère !

DEUXIÈME SORCIÈRE : Souffle le vent.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Gare aux auvents !

TROISIÈME SORCIÈRE : En voilà un autre.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Premier apôtre, mais il y en aura douze autres. Voilà qu'ils se vautrent. Regardez, voilà.

DEUXIÈME SORCIÈRE : C'est quoi ? C'est quoi ?

PREMIÈRE SORCIÈRE : Il perdit un doigt, dans la soie.

(On entend le chant de rappers)

TROISIÈME SORCIÈRE : Un rappeur ! Deux rappers ! S'approche Macbeth le fossoyeur.

LES TROIS ENSEMBLE : Pas d'irénarques pour les trois Parques. Main dans la main, elles filent comme un train. D'où vient cet entrain nullement vain, mais proche souverain ? C'est fait, c'est fait. Le destin est parfait.

(Macbeth et Banquo entrent)

MACBETH : Je n'ai jamais vu de journée si belle et si noire.

BANQUO : Encore combien de temps pour New York ? Ouh Loulou ! Regarde ces vieilles femmes si mal vêtues ! Des femmes ? Mais elles ont une barbe ! Mesdames, puis-je vous parler ?

MACBETH : Parlez, si vous le pouvez.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Salut Macbeth ! Salut gestionnaire de l'Asie

DEUXIÈME SORCIÈRE : Salut Macbeth ! Salut gestionnaire de l'Europe.

TROISIÈME SORCIÈRE : Salut Macbeth, un jour tu seras directeur général de Zonama.

BANQUO : Tu ne sembles pas goûter de si bonnes nouvelles. Mais, vous, sortez-vous d'un jeu d'ordi ou d'une rédaction ? Vous avez donné à mon ami des titres qu'il n'a pas. Et, moi ? Que dites-vous de mon avenir ?

PREMIÈRE SORCIÈRE : Salut.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Salut.

TROISIÈME SORCIÈRE : Salut.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Inférieur à Macbeth et en même temps plus grand.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Heureux comme lui et en même temps plus heureux.

TROISIÈME SORCIÈRE : Père d'un directeur général, sans avoir été directeur général. Salut aux deux.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Salut à vous, Macbeth et Blanquo.

MACBETH : Attendez un peu, vous qui parlez de façon si oblique comme les meilleurs des scribouillards. Je sais : après la démission de Sinsel, je suis devenu directeur de l'Asie. Mais pourquoi de l'Europe ? Le responsable de l'Europe est bel et bien assis sur son fauteuil et directeur général, c'est plus improbable encore. Pourquoi nous arrêter pour livrer de si obscures nouvelles. Parlez, parlez, je vous l'ordonne. »

(Les trois sorcières disparaissent.)

* * *

Depuis un mois, pour aérer mon Macbeth, j'avais abandonné l'atmosphère lourde et bruyante de la ville et avais pris mes quartiers dans un vieux chalet à trois heures de marche de la localité la plus proche. Je dois

l'admettre : je suis une solitaire invétérée, mais une certaine nostalgie des sons humains m'avait envahie, quels qu'ils fussent, ces sons, même les parleries les plus creuses. C'est sans doute pour cela que je sortis l'ordre « Parlez, parlez » du récit et l'intégrai au réel. Étais-je sur le point de me faire avaler par la fiction ? N'étant pas du genre à parler avec les animaux et les arbres — et encore moins avec les pierres et les nuages — je ne pouvais parler qu'à moi-même. Mais, pour ce faire, nul besoin d'ordres : se parler sans arrêt, n'est-ce pas le propre des fous, des écrivaines et des penseuses ? Détrompez-vous, je n'emploie pas le mot *penseuse* dans le sens négatif de « bel esprit, beau parleur » ou dans celui encore plus négatif de « qui s'exprime par sentences », mais je le transporte dans les hautes sphères où vit *penseur*, celui « qui réfléchit profondément »¹. Je ne sais pas si, au cours de mes longues marches quotidiennes, je « réfléchissais profondément », ce dont je suis certaine, c'est que les dialogues entre moi et moi me faisaient trop souvent oublier ce paysage idyllique.

Un jour identique aux précédents et qui n'avait pas l'air de vouloir différer des suivants, des paroles improbables m'arrêtèrent au milieu du sentier et me sortirent de mes pensées qui tournaient en rond autour de la mort de Duncan. « Cette histoire de rat, ça m'emmerde. Qu'est-ce que c'est que cette petite extravagance ? tu es en mal d'originalité ? Transformer des sorcières en journalistes étant trop facile, pensais-tu de te rédimmer en remplaçant un chat par un rat ! Ridicule ! Et, avec moult efforts, tu transformeras sans doute "Trois fois le chat tigré a miaulé" en "Trois fois le rat sacré a couiné" ! Génial, vraiment ! »

De quel droit ce quidam se mêlait-il de mon travail, et de façon agressive par-dessus le marché ? Je n'ai jamais pensé que moderniser Macbeth soit original : je n'ignore pas qu'il a inspiré des dizaines de metteurs en scène parmi lesquels au moins quatre (Welles, Kurosawa, Polanski et Joël Coen) ont réalisé des films superbes. Même si je ne connais pas de réécritures de la pièce, il est très probable qu'il en existe plus d'une. Mon but n'était pas de moderniser Macbeth pour le rendre plus lisible. J'ai toujours été critique envers ceux qui « traduisent » des classiques — Shakespeare, Cervantes, Dante... — dans une langue et/ou un milieu moderne pour les rendre accessibles à des lectrices pour qui lire n'est pas un métier, mais un plaisir. Mon but étant de m'amuser, transformer des sorcières en journalistes me semblait amusant sans être insipide. Ce lascar semblait lire dans mes pensées, car, le mot insipide n'avait pas encore déserté mon inconscient, que le voilà revenir à la charge. « Si je n'étais pas celui que je suis, je tremblerais de tendresse en te voyant troquer *insipide* par *insipide* comme l'enfant qui, pour plaire à sa maîtresse, profère, orgueilleux, le dernier mot que lui a offert le dictionnaire ! Avec tes obsessions tu ne refais pas Shakespeare. Laisse les mots rares à des plumes à d'autres vols accoutumés. »

À cet instant, la surprise fit place à l'agacement et la langue se libéra.

« Qui es-tu pour me donner des leçons ? Dans mon œuvre, je fais ce qui me chante. Que sais-tu de ce que je voulais faire du rat ? » Le mot *rat*, venait d'être prononcé et me voilà obligée à constater que je ne savais pas, moi non plus, quel rôle lui donner. J'avais d'abord pensé faire sauter Lady Macbeth sur la table quand la queue de Eshe lui aurait frôlé le pied ; j'imaginai ensuite Eshe la dévisageant, toutes vibrisses vigilantes. Je dois admettre que j'ai même pensé que Duncan aurait pu mourir de plaisir en regardant Eshe mordiller la partie sacrée de Lady. Dans un accès d'honnêteté, j'admis que Eshe était là en hommage au rat éponyme qui avait permis à Miguel Nicolelis² de lire le fonctionnement des vibrisses dans les signaux cérébraux. Devais-je le garder ? Oui... non... peut-être...

J'ai oublié de préciser que lorsque j'entendis jacasser cette voix si désagréable je regardais songeuse un chamois paître dans une clairière que, fussé-je philosophe, j'aurais qualifiée d'heideggérienne. Dès que je

¹Trésor de la langue française : <http://atilf.atilf.fr/>

² Miguel Nicolelis, *Beyond Boundaries: The New Neuroscience of Connecting Brains with Machines And How it Will Change Our Lives*, Times Books, New York, 2011.

repris ma marche, l'agitation des muscles monta vers les synapses qui, sans trop de détours, me mirent le nez dans ma lâcheté : « Pourquoi as-tu accepté comme une évidence que transformer des journalistes en sorcières était d'une grande banalité ? » Oui, pourquoi ? Sans doute parce que, trop bien élevée par une mère très compréhensive, ma première impression des gens est toujours positive. Elles — les synapses — m'imposèrent de laisser que le mot *sorcière* opère des effets positifs pour me permettre de donner une leçon à ce déplaisant prétentieux. D'abord le mot fit un détour chez Anne Sylvestre où il perdit tout sens péjoratif ; il s'en alla ensuite à Salem où il railla de petits misérables capables de grande méchanceté ; dans la vallée de Schirk, il me montra la vieille Baubo chevauchant une truie que l'épouvantable mot Proctophantasmist fit fuir. Pour que les éléments physiologiques ne compliquent pas trop la lecture, le « je » va reprendre sa place. « Ça suffit, je dis au mot *sorcière*, assez de vadrouille, reviens chez bibi où tu n'es plus une "Personne à laquelle on attribue des pouvoirs surnaturels et en particulier la faculté d'opérer des maléfices avec l'aide du diable ou de forces malfaisantes" comme dit le dictionnaire, mais une "Personne ayant des pouvoirs anesthésiants et en particulier la faculté d'opérer des maléfices avec l'aide de la technique en faveur du pouvoir politique et moral" ».

Fière de ma définition et réchauffée par une bonne gorgée de whisky tirée de ma bouteille clissée, je chantonnais « Une sorcière comme les autres », quand la voix désagréable se fit à nouveau entendre : « Penses-tu t'être débarrassée de la facilité en changeant la définition ? Ne te vois-tu donc pas en pleine contradiction quand, suivant Marx, tu changes *surnaturels* par *anesthésiants* pour ensuite, en bonne réactionnaire, donner à la technique le rôle du diable ?

Il semblait avoir un sacré plaisir à me descendre, je choisis donc, pour la tranquillité dont j'avais un sacré besoin, de faire la sourde oreille. Ce qu'il n'avait pas vu et qui est bien plus important que toutes ses considérations, c'est que « on attribue des pouvoirs » devient « ayant des pouvoirs » : on n'est pas vues comme des sorcières, on l'est. On l'est parce que ce n'est pas la figure mythique du diable, mais la concrétude de la technique qui donne les pouvoirs de faire ce que le Pouvoir attend. La chasse aux sorcières était autrefois possible car on les voyait en êtres mythiques malfaisants permettant aux chasseurs de jouer les défenseurs de la morale. De nos jours où leur pouvoir outrepassa celui des politiciens, plus de chasse aux sorcières. Seule demeure la chasse des sorcières qui, armées de mots, balaient toute singularité.

Le ciel aussi avait l'air de m'en vouloir. Nuages sombres et lourds tournoyant toujours plus bas comprimèrent la brume contre les arbres réduits à des mugissements inquiétants. Pour chasser la pensée délirante d'un lien entre la voix mystérieuse et le courroux du ciel, je criai de toutes mes forces : « Alleeeeez vouououous faiaiaiaiaire fououououtre ». Ce cri me fit retrouver un semblant de discernement : « Ne te laisse pas piéger. Reste tranquille et rentre ». Ce que je fis en courant sous une pluie enragée, sans égards à cette femme qu'une ville hostile avait jetée au milieu d'une nature farouche.

Jamais ma sortie quotidienne ne m'avait autant harassé. J'ai peiné à ouvrir la porte, à me libérer des vêtements trempés, à m'habiller. J'ai peiné à allumer le feu qui a enfumé toute la baraque avant de lancer les premières étincelles — qu'on ne vienne plus me dire qu'« il n'y a pas de fumée sans feu ». Je m'assoupis dans les restes de fumée flottant à la hauteur des yeux. Je me mis à rêver de nuages descendant par la cheminée et se confondant avec une fumée lascive et criarde.

« Réveille-toi, allons, réveille-toi ! Ne laisse pas le temps polir tes idées.

- ... Laisse-moi tranquille. Je suis trop fatiguée... je viens de m'assoupir.
- Tu dors depuis cinq heures !
- Je suis fatiguée.
- Fatiguée ? Foutaises ! Travaille : c'est lorsqu'on est fatigué que les idées étincellent. Assez de jeux enfantins, assez de fumée, allume-toi !
- Qui es-tu pour continuer à me harceler comme si je te devais quelque chose ?

- Tu me dois beaucoup ! Tu ne l'as pas encore compris, auteure fatiguée ?
- Arrête ton délire et dis-moi ton nom.
- Macbeth.
- Macbeth ?
- Oui, ton Macbeth à toi, le directeur de filiale.
- Ne dis pas de conneries. Depuis quand un personnage a une vie indépendante de la volonté de sa créatrice ? Qui es-tu ? Dis-le-moi sans déconner ?
- Je suis celui qui devrait payer les deux escortes pour qu'elles accusent Duncan de viol. Ça te va comme ça ? Tu me reconnais ? »

« Hannah, je me dis, il vaut mieux que tu laisses ton personnage vivre sa vie plutôt que de discutaiter... Laisse-le s'agiter. Ce sera toi qui auras le dernier mot, anyway. » Oui, c'est moi qui décide et donc ce sera Lady Macbeth qui accusera Duncan de viol pour que les soldates de *MeToo* le fassent emprisonner et que Macbeth prenne sa place. C'est ma première idée et je m'y tiens. Non content de critiquer mon œuvre, cette espèce de directeur de mes deux se permet de la réécrire à sa façon. Et puis, ce qu'il propose ne tient pas debout. Elles auraient pris l'argent pour accuser Duncan, pour ensuite en demander pour se taire, et en demander encore... sans arrêt. C'est beaucoup plus cohérent et dramatiquement intéressant si c'est Lady Macbeth qui dirige tout.

Macbeth n'est pas d'accord et pour me mettre à la corde il fait appel à sa femme qui commence par refuser de me parler et ensuite, cédant aux insistances du mari, d'un ton n'admettant pas de réplique, m'assène un « Mon cul n'est pas à vendre. » Elle s'adresse ensuite à son mari et après l'avoir traité de lâche et lui avoir dit de ne pas s'attendre à ce qu'elle fasse dans l'historiette de cette femelle dépourvue de tout sens de la tragédie, ce qu'elle avait fait dans Shakespeare. Et, sans doute pour me montrer que la femme d'un manager n'est pas moins cultivée qu'une écrivaine, elle termine en citant le proverbe que Shakespeare mit plus ou moins littéralement dans sa bouche : *Catus amat pisces, sed non vult tingere plantas.*

Aucun sens de la tragédie ? Je vais te montrer petite et ambitieuse ce que je vous fais faire. Duncan va se suicider en prison et toi tu vas finir au Manhattan Psychiatric Center. C'est pas de la tragédie, ça ? Aucune réaction. Pour me calmer, je me laisse emporter par la clarté de *Boule de suif* où les personnages sont si bien dans leurs mots qui n'ont aucun besoin d'apostropher Maupassant. Je ferme mon Kindle. J'attise le feu qui ne peine pas à m'alanguir. La voix sévère qui ne semble pas vouloir me lâcher me sort de ma torpeur.

« Et moi ? Moi aussi suicidé ?

- Je crois comprendre que tu veux t'embarquer dans une nouvelle querelle.
- Je veux dire ce que je ressens et ce que je veux faire.
- Je vais prendre un Advil et après... »

Je n'avais mal nulle part. Pourquoi prendre un Advil ? Simple excuse pour retarder la discussion ? En guise de prévention pour le mal de tête qui n'attend que la reprise des hostilités pour s'avancer ? J'en sais rien. Je l'ai dit. Je le fais.

« Non, toi tu ne te suicides pas. T'es trop lâche. Tu vas devenir chef d'un petit bureau à... à... à Scone, là où ton ombre prit forme en 1005.

- Bien dit : mon ombre ! Mon ombre a dormi dans le ventre de l'histoire pendant des siècles et, après les quelques tentatives de Holinshed, ce fut le Grand Bard qui me donna un corps. Même si l'Écosse était indépendante, je ne retournerai jamais dans cette terre de perdants. À Scone ! T'es folle. J'y ai passé trop de temps avant de connaître Shakespeare, ça m'a suffi.

- Autres temps.
- Ajoute *autres mœurs* et ce sera la totale. Je serai directeur général de Zonama, jusqu'à la retraite. Et je ne la prendrai pas avant quatre-vingts ans. Les fils de Duncan me jugeront sans doute lâche, je m'en fous. J'ai trop souffert sous Shakespeare. J'en ai assez. Après quatre cents ans, vous les scribouillardes de théâtre, vous devriez avoir appris, qu'on ne peut plus faire comme le Torrent d'Avon qui tout emporte dans sa furie et transforme ses personnages en alter ego. Avec une force qui n'est souvent que simple manque de nuances, il nous transforme en matérialisations d'une idée, il nous enveloppe dans une camisole de force, ce qui fait le bonheur des critiques et des profs de littérature qui peuvent ainsi nous tourner, nous retourner, nous mettre debout, nous coucher, nous étudier sous tous les angles sans se soucier ni de nos attentes ni de nos désirs.
- Qu'est-ce que tu dis ? Est-ce que tu sais qui est Shakespeare ? Est-ce que tu... »

Impossible de finir ma phrase. Abasourdie, je l'écoutais crier et rire comme un bossu. Tout ce jeu théâtral ne dura pas moins que deux interminables minutes, pendant lesquelles mon étonnement céda la place à une préoccupation toujours grandissante. Faut-il que je l'envoie au Manhattan Psychiatric Center avec sa femme ? « Calme-toi, calme-toi, que je me dis, si tu ne veux pas qu'on t'y enferme toi aussi ». Après un couinement répugnant qui me fit penser à mon rat, il reprit :

« Si je n'étais pas immortel, j'aurais déjà rendu l'âme en t'écoutant préférer une telle insanité : *Est-ce que tu sais qui est Shak...* »

Une nouvelle crise de fou rire l'empêcha de répéter la phrase qui avait causé le premier éclat. Cette fois je lui criais sans attendre qu'il termine :

« Assez ! S'il y a quelque chose qui ne cadre pas avec ton personnage, c'est bien le rire. Même pas le rire diabolique. Laisse ce genre de rire à ta femme ou aux sorcières. » J'eus le temps, avant qu'il arrête de me dire que ce n'était pas une mauvaise idée de faire éclater de rire Lady Macbeth et les sorcières. Quand ? Je verrai. J'avais tout le temps d'y réfléchir.

« T'as raison. Il ne fallait pas que je rie. Il fallait pleurer. Quand tu dis que le rire ne cadre pas avec mon personnage, tu ne fais que me « limiter » à la vision shakespearienne que tu sembles partager. Mais, ça, c'est une autre histoire. La cause de mon fou rire ? Comment peux-tu, écrivaine et femme par-dessus le marché, ne pas comprendre que c'est moi qui ai fait Shakespeare. Pas que moi : Othello, Hamlet, Juliette, les Richards, etc. nous avons créé Shakespeare qui, sans nous, ne serait qu'un obscur petit poète. Où est le barde ? Nulle part, disparu après le festin des vers. Où suis-je ? Partout où il existe des personnes qui s'intéressent à l'art, à la culture, à la politique... Dommage que tu sois une femme. Si tu avais des couilles, j'aurais une pièce à te proposer.

- Comment oses-tu m'insulter ainsi, toi, dont la femme a fait un fantoche ! J'ai bien plus de couilles que toi.
- Sans doute... mais, les femmes, même quand elles ont de couilles, n'ont jamais assez d'agressivité... à moins d'être de la race de Jelinek. Mais... j'y vais. Il y a peut-être une Jelinek cachée en toi. Je te propose une pièce que je vais écrire avec Shakespeare comme personnage principal.
- Tu parlais de jeux enfantins, mais là...
- Celui ici n'a rien du jeu. C'est un retour au réalisme ou au naturalisme, si tu préfères. Pas d'imagination débordante, pas de déconstructions faciles, pas de mots paresseux comme dans Beckett, mais quelque chose qu'Ibsen aurait pu écrire.
- Je ne te suis pas. Ce ne serait pas un personnage en quête d'auteur, mais un personnage en quête de personnage. Et l'auteur ?
- Je ne suis pas convaincu du clin d'œil à Pirandello, mais... C'est l'auteur qui est le personnage.
- De l'autofiction, quoi ?

Un long silence qui me sembla chargé de reproche. Et, en effet :

« Non. Aux antipodes de l'autofiction, de cette écriture d'adolescents... De ces notes de malades avant une séance de psy. Non. Ce serait moi Macbeth qui écrit une tragédie sur le tragique qui m'a sorti de l'ombre comme tu l'as si bien dit.

- Une biographie romanesque, un roman historique, alors.
- Je crois vraiment que tu ne me suis pas.
- Ce n'est pas toi qui écris sur William, mais moi. Bien sûr que c'est toi qui physiquement écris, mais, c'est moi qui te fournis le matériel. Attention, rien du travail académique ! N'importe quel prof en quête d'originalité pourrait écrire sur Shakespeare en faisant parler ses héros. Ce n'est pas du tout ça. Comme William a effacé pratiquement tout ce qui était au cœur de Macbeth en en faisant une marionnette au service d'un discours sur l'ambition, ainsi il s'agit de faire de Shakespeare une marionnette entre les mains de ses héros au service d'un discours sur les discours.
- Plus tu expliques, plus c'est confus. J'aurais besoin d'un exemple.
- Je peux t'en donner autant que tu veux. Je pourrais commencer avec la scène des sorcières.
- Y aurait-il des sorcières dans ta pièce aussi ?
- Oui, à la fin de la pièce quand il veut alléger...
- Non, pas maintenant. Je ne suis pas prête, j'ai besoin de réfléchir. Je vais te faire signe dès...
- Tu ne peux pas me faire signe... C'est à moi de te parler quand tu mettras la casserole sur le feu. »

Je devais lâcher. Bien que je ne susse que confusément ce qu'il avait voulu dire par « avoir une Jelinek en soi », je sentais que je n'en avais pas. Il fallait que je me sauve, que je retourne en ville pour que les bruits protègent mon travail contre l'invasion des personnages, pour que puisse me laisser envahir par des mots plus neutres, des journaux et des... oui et des amies. La longue marche jusqu'à l'arrêt d'autobus, sans doute sous l'effet des pensées contradictoires et sourdes qui se heurtaient sans cesse, fut très courte.

Le soir même, je parlai de cette folle aventure à Alice qui ne mâcha pas ses mots : « Abandonne ce travail. L'idée était bonne, mais impossible à réaliser. Je crois que non seulement tu vas te casser la figure, mais que tu risques de te faire enfermer à Louis Hippolyte La fontaine. » Oui, il est clair que je suis rentrée pour me faire dire d'abandonner. J'avais besoin d'un coup de pouce pour me défaire de mon « idée géniale ». Mais, quand elle ajouta : « Les pièces de théâtre ne se publient pas... quelques classiques, et encore ! On va au théâtre, mais on ne le lit plus. Et si on ne lit pas, on ne vend pas et donc... », une force mystérieuse — Jelinek ! te voilà — me poussa à réagir très vertement : « Je ne suis pas d'accord. Pas du tout. Comme tous les éditeurs, tu as les narines saturées des odeurs du marché et tu ne peux pas sentir les parfums du futur préparé par les échanges sur internet. Les dialogues sont ce qui rend la lecture plus vive, plus facile, plus fraîche, plus élastique... moins empâtée... plus conforme aux attentes des nouvelles générations qui, selon vous, "ont désappris à lire" et qui ont tout simplement appris à lire autrement. » Son regard compatissant me blessa au point que je me lançai dans une attaque hystérique contre les éditeurs, les livres, le capitalisme, la correction politique, l'écologisme... ce qui eut comme effet de la rendre encore plus compatissante et moi encore plus enragée et... folle.

« C'iao, je rentre chez moi. » Je n'eus même pas un « C'iao » en retour.

Je retrouve mon calme dès que je cache la tête sous les couvertures. Oui, je ne peux pas continuer avec Macbeth. Mais, je ne renoncerai pas pour autant au théâtre. Il suffit que je trouve des personnages moins conscients d'eux-mêmes, moins impudents, moins habitués aux écorchures de la critique. Des personnages sans passé. Sans paroles. Des animaux. Oui, pourquoi pas des animaux ? Des animaux paisibles qui n'ont rien à démontrer : des vaches, des éléphants marins... des agités, trop dans l'action pour parler : chamois, fourmis... Et des objets ? Ils sont bien plus loin de la parole, bien plus faciles à manipuler. Oui, des objets aussi. Pourquoi pas les chaussures que j'aime tant ?